

JEAN MICHEL PAYET



Balto

LE DERNIER DES
VALETS DE CŒUR

M+

Le livre

Qui a tué Timoléon Escartefigue, modeste réparateur de vélos du boulevard des Batignolles à Paris? Que s'est-il passé sur le front, en pleine guerre de 14, dans les décombres d'une maison en ruine? Qu'est devenu Victor, le condamné à mort qui a disparu avant son exécution? Quel secret cache Émilienne Robinson, jeune journaliste fraîchement engagée au journal *L'Excelsior*?

Et pourquoi, dans ce Paris de 1920, alors que la guerre est terminée, d'anciens poilus sont-ils assassinés les uns après les autres? Et par qui? Balto, qui vit dans la Zone, cette bande de misère entourant la capitale, va devoir enquêter afin de prouver l'innocence de son frère Victor. Pour cela, il lui faudra découvrir qui est le dernier des Valets-de-Cœur... avant qu'il ne soit trop tard.

L'auteur

Jean-Michel Payet est né un 1er mai à Paris, en 1955. Après des études d'architecture, il a illustré une trentaine de romans, d'albums et de documentaires avant de se tourner vers l'écriture en 2004. Depuis, il a publié des romans pour la jeunesse et les jeunes adultes aux éditions des Grandes Personnes, Milan, Rageot, Bayard... Enfant, il ne se voyait pas devenir « auteur », mais plutôt « héros ». En attendant, il continue à écrire. Et à dessiner.

JEAN-MICHEL PAYET

Balto
LE DERNIER DES
VALETS DE CŒUR

l'école des loisirs
11, rue de Sèvres, Paris 6^e

Pour Timothée, Naomi, Esteban et Daphnée

Quand ces six personnes se furent assises, le président prit place au fauteuil qui lui était réservé, et salua tout le monde [...]. – Messieurs, dit-il, notre association, fondée sous le titre de Club des Valets-de-Cœur, se compose de vingt-quatre membres [...]. Nous sommes sur la voie d’une opération qui pourrait avoir des résultats fabuleux...

Ponson du Terrail
*Les Aventures de Rocambole, tome II : Le Club
des Valets-de-Cœur (chap. 3)*

Je découvre le paquet au petit matin

Je découvre le paquet au petit matin, abandonné sur la troisième marche de la roulotte. Aux alentours, personne. Évidemment, le livreur s'est envolé. Alors je descends pour voir ce qu'il y a à l'intérieur.

C'est un pain rond, pas très gros, encore chaud, emballé dans une feuille de journal. Un parfum de four. De fête, on dirait. Dans la Zone, un pain frais comme celui-là, c'est rare, et je ne suis pas assez courageuse pour imaginer qu'une bonne fée s'est pointée aux aurores pour m'assurer un petit déjeuner de luxe. Faut pas rêver. D'ailleurs, je me doute que l'important, ce n'est pas le pain. C'est ce qui se cache à l'intérieur.

Je jette encore un coup d'œil à droite, à gauche, puis je m'assois sur les marches, la boule sur les genoux. Je brise la croûte, enfonce deux doigts dans le pain tiède et en arrache un morceau que je mange aussitôt. Pure gourmandise. Tout en mastiquant, je fouille dans la mie tendre. D'un côté, de l'autre. Mais non, rien. Pas possible, je me dis, personne ne nous aurait offert un pain comme ça, pour que pouic ! J'insiste, trifouille, même que le pain, je le casse en deux, histoire de mieux voir.

Et d'un coup, je l'aperçois, là, sous mes yeux. Un petit bout de papier plié en huit. Mon estomac se serre.

Ça fait un sacré bail que le Victor ne nous a pas fait signe. Sept ou huit mois, facile. Son dernier message, il était arrivé au fond d'un litron de rouge bien épais, et ç'avait été une galère noire de sortir ce bout de papier trempé de vinasse par le goulot sans le déchirer tout à fait. On arrivait encore à le lire, mais c'était juste. Il nous disait que tout allait bien, que nous ne devons pas nous en faire, qu'un jour les choses finiraient par se tasser, tout ça. Qu'il aimait sa mère et que moi il me filait une calotte. En pensée bien sûr. Où il se trouvait, ce qu'il bricolait, comment il croûtait, rien. Silence total, des fois que le message tombe dans de mauvaises mains. Et la fois d'avant, c'était dans l'ourlet d'un vieux futaal soigneusement plié sur la première marche. Il y avait même ajouté des billets de banque, lui qui ne doit pas avoir grand-chose, au point que Madame Gambette y était allée de sa larme et qu'après, elle n'avait pas voulu dépenser les sous de son fils, rangeant les deux billets dans un tiroir près de son lit. Une relique.

Les messages, ils ne sont pas écrits de sa main. Jamais. Victor doit faire appel à des copains ou à sa belle, vu qu'avec la blessure qui lui a bousillé le poignet, écrire, il ne peut plus bien. Mais l'écriture, le papier, je m'en tape sévère, l'important ce sont les mots, les siens. Ce qu'il a à dire, c'est ça qui compte. Alors je prends mon temps, je fais durer le plaisir en n'ouvrant pas le message tout de suite : depuis qu'il s'est carapaté, rapport à la guerre et à tout ce qui s'est ensuivi, un mot de Victor, c'est rare... Même, on peut dire : c'est un événement. Je le lorgne encore un peu dans sa cache en mie de pain. Je vais me le lire

tout seul deux ou trois fois avant de le porter à Madame Gambette, et puis je vais l'apprendre par cœur avant de le détruire, parce que Victor a été clair : pas de trace, jamais. Comme ça, les poulets n'ont pas de grain à se mettre sous le bec. Quand Madame Gambette me le demande, je lui récite les anciens. Au début, elle voulait les garder avec les biftons sacrés mais je lui ai expliqué que ça ne servait à rien, Victor ne les avait pas écrits ; le papier, il ne l'avait peut-être même pas touché. Les messages, il les avait dictés. Elle a rechigné et puis, bon, elle a dit d'ac, et lorsque je les lui récite, c'est comme si son fiston lui parlait dans le creux de l'oreille. Que je lui dis.

Je grignote encore un bout de croûte, histoire de repousser le moment où je vais entendre les mots de mon frangin. C'est pile au moment où je saisis enfin le papier que ces Messieurs débarquent.

Deux types au loin qui se dandinent

Deux types au loin qui se dandinent, godillots dans la bouillasse. Avec leurs chapeaux mous, leurs moustaches réglementaires et leurs pardessus élimés, pas besoin d'avoir inventé l'eau tiède pour deviner qu'il s'agit de poulets. Un gros et un petit. Et des poulets matinaux, dans la Zone, ça ne sent jamais bon.

Voilà les ennuis, je pense.

Comme il est trop tard pour me carapater sans attirer les soupçons, je pousse la miche derrière mes fesses et j'attrape un panier pas fini. Les paniers, c'est mon boulot officiel, on peut dire. C'est Victor qui m'a appris. Il m'a montré comment choisir les pousses de saule et les faire sécher pendant des semaines. Après, on doit les réhydrater plusieurs jours pour qu'elles s'assouplissent. Enfin, étape par étape, il faut croiser toutes ces fibres entre elles, le fond d'abord, les montants ensuite, et puis l'anse pour terminer. Il m'a expliqué plein d'autres trucs, Victor. Les paniers, tu en gardes toujours un en cours, un pas fini, puis deux ou trois prêts à la vente et tu les stockes avec

l'osier en bottes, sous la roulotte. Pour fermer la bouche aux bavards et aux curieux. Balto? Il fabrique des paniers, qu'on dit dans la Zone, et puis il les vend. Bien sûr, c'est pour la façade, parce que, en vrai, les paniers en osier, franchement, on s'en bat les paupières. Mon vrai boulot, c'est la reprise. J'expliquerai plus tard. Pour l'instant, il y a les poulets qui zigzaguent entre les baraques alors je m'applique sur mon ouvrage. Je feins l'indifférence. Je saute en bas des marches, repousse mon fagot de joncs sous la roulotte et commence à ranger les paniers terminés. J'agis très lentement pour ne pas avoir l'air inquiet et surtout, j'espère attirer leur attention loin du pain.

– Madame Vollard, c'est bien ici? demande le gros.

Je ne réponds pas, j'empile.

– Garçon! On te cause! dit le petit d'un ton plus hargneux. Madame Vollard, c'est ici qu'elle habite?

– Qui la demande?

Ma question les agace mais ils n'en laissent rien paraître. D'ailleurs je les trouve bien polis pour deux flics qui viennent se salir les pompes dans la boue de la Zone.

– Police, dit le gros.

Quelle surprise... Je continue à trier les paniers, les parfaits d'un côté, ceux affectés d'un défaut de l'autre. On les vendra moins cher.

– Dis! On n'a pas que ça à faire, me relance le petit. Elle crèche où la Vollard?

D'un mouvement de tête, je désigne la roulotte.

– Elle est là? On doit y causer.

– Madame Gambette! je crie. Il y a du monde pour vous!

– C'est ta daronne? demande le gros.

– Non, je dis.

Ni ma mère ni ma patronne. Madame Gambette tient son surnom de la période qui a fait sa gloire, il y a une trentaine d'années, lorsqu'elle triomphait sur les scènes de Paris à danser le cancan, robes à frous-frous et jambes en l'air, grand écart et tout le tralala. Et puis le cancan est passé de mode. En prenant du poids, la même Gambette est redevenue Ernestine Vollard, a tenté sa chance comme chanteuse de cabaret puis dresseuse de chiens dans un cirque et même, un temps, diseuse de bonne aventure dans les foires. Lorsque les sous ont manqué, elle a abandonné son bel appartement des boulevards pour venir s'échouer ici, dans la Zone, avec son fils, Victor, au milieu des compagnons de misère.

– Alors quoi? insiste le gros. Tu bosses pour elle?

– Elle m'a recueilli lorsque j'étais qu'un bout de rien entre trois langes. Elle m'a tenu au chaud, donné du lait, et quand j'ai grandi, des taloches pour m'apprendre à marcher droit.

– Elle t'a adopté, quoi.

– On n'a jamais utilisé ce mot administratif, je dis.

– Humf, fait le flic. On peut y causer?

– Madame Gambette! je crie encore une fois.

La porte de la roulotte s'ouvre et, drapée dans un châle à fleurs, elle paraît, clope au bec, moitié reine de revue, moitié clodo.

– Ben v'là aut' chose! elle dit en découvrant les deux costumes qui piétinent en bas des marches.

– Ernestine Vollard? demande le gros.

– Elle-même. Qu'est-ce que tu lui veux?

– Hum. Nous pouvons entrer?

– Je n’ai pas fait le ménage.

Le gros jette un regard gêné à son collègue.

– On ne va pas vous déranger, il dit.

Des flicards, c’est vrai, on n’aime pas, mais des flicards polis, ça, ça fout carrément les foies et Madame Gambette est déjà toute pâle. On n’a jamais vu un de ces Messieurs se déplacer pour nous apporter une bonne nouvelle.

–Victor, elle dit.

Ce n’est pas une question, ni même un espoir. Sa voix a résonné comme une sentence. Elle attrape la rampe qui court le long des marches de la roulotte et se tient droite, lèvres serrées, regard noir. Je laisse tomber mes paniers et grimpe me placer à côté d’elle.

–Victor? je demande.

– Non, s’agit pas de lui, dit le gros. Enfin, on le pense mais... Voilà. Chouz, ça vous dit quelque chose?

– Je devrais? demande Madame Gambette.

–Votre fils aurait pu vous en parler...

Rassurée qu’on ne soit pas venu lui annoncer la capture de Victor, Madame Gambette reprend du poil de la bête. Elle se drape dans son vieux châle où les trous disparaissent au milieu des motifs de fleurs fanées.

– Mon chou, tu dois savoir que mon fiston est parti aux Amériques et, je vais te l’apprendre, c’est loin l’Amérique. Alors il ne m’a parlé de rien depuis un lustre!

– Mais pendant ses permissions...?

– Ah, ça c’était avant... Il avait autre chose à faire que de me parler de... de qui d’ailleurs? Ou de quoi? C’est quoi ça, Chouz?

Le gros flic ne répond pas. Il lance un regard oblique à son collègue, mais celui-ci reluque avec un peu trop d'intérêt mon pain qui refroidit doucement sur les marches.

– Le boulanger livre à domicile ? il s'étonne.

– Je me suis levé tôt, je réponds.

J'ai attrapé le pain et le garde plaqué contre moi, ce qui est stupide. Le petit ne le quitte pas des yeux :

– Un gros pain comme ça ? Ici ? Dans la Zone ?

– J'ai filé un coup de main au mitron. Il m'a payé d'une miche.

– Fais voir ?

Refuser serait suspect. Accepter est carrément stupide. Coincé, je suis.

– Garçon, ce pain tout doré, c'est pour mon anniversaire, intervient Madame Gambette qui a encore gardé suffisamment de neurones pour oublier d'être bête. Nous, les pauvres, nous n'avons pas les moyens de nous offrir de la brioche, et les gâteaux, je n'en parle même pas. Alors ce pain, tu vois, c'est mon jour de fête, ma minute gastronomique. Balto peut me l'offrir parce qu'il a trimé à la boulange, alors pas question que tu y mettes tes pattes, vu ?

Le fonctionnaire n'aime pas trop qu'une vieille de la Zone lui fasse la leçon. Je devine dans son regard qu'il hésite à le prendre mal. C'est le gros qui vient à notre secours en revenant à ses oignons :

– Alors, Chouz, ça ne vous dit rien ? il insiste en sortant un carnet de sa poche.

– Rien de rien, commissaire, dit Madame Gambette qui s'y connaît pour balancer des titres ronflants à des sous-fifres.

Sans un mot de plus, elle réajuste son châle, improvise une volte-face un peu lourdaude et regagne ses pénates. Les deux flics se tournent vers moi.

– C’était un poilu, me lâche enfin le gros. Il était dans la même compagnie que ton frangin... Il a disparu. T’aurais pu en entendre causer...

Je hausse les épaules :

– Désolé. Même le nom ne me dit rien.

Et c’est la pure vérité vraie. D’ailleurs, ça doit se voir dans mon regard parce que les flics n’insistent pas et je pense même qu’ils n’y croyaient pas eux non plus. Ils sont venus par routine. Mais le petit ne peut s’empêcher de s’approcher de moi, et de tendre la main vers le pain que je n’ai toujours pas lâché et que je tourne légèrement pour masquer le morceau de papier. Il me semble qu’on ne voit que lui. Et si le flic le trouve, le lit ? Et si Victor, pour une fois, nous donne une info sur sa planque ? Et si... Le flic plante ses yeux chassieux dans les miens et arrache un bout de croûte qu’il enfourne.

– Joyeux anniversaire à ta daronne.

– C’est pas ma daronne, je dis.

Salut Fils

Salut Fils. Je suis de passage à Paname pour affaires et j'ai besoin de toi, Frangin. Pointe-toi vendredi 10 au 52 des Batignolles, angle de la rue Puteaux, à minuit pile-poil. Pas un mot à la mère. J'ai un cadeau pour elle. Sois à l'heure. V.

Ça me fait un choc, vrai. Revoir Victor. Ici, à Paris. Après tout ce temps... Je relis trois fois le billet. J'ai attendu dix bonnes minutes que le dernier bout d'ombre des poulets ait quitté la Zone avant d'oser replonger mes doigts dans la mie et en sortir le papier. Je m'attendais à un salut-tout-va-bien-embrasse-la-vieille, comme d'hab. Mais un rendez-vous, j'aurais pas osé en rêver. Il doit être sacrément dans la panade, le frangin, pour se risquer dans les parages, ce qui m'inquiète. Et, en même temps, je suis un rien flatté qu'il fasse appel à moi pour l'aider à se dépatouiller. Il sait que, pour lui, je ferais le tour de la terre sur la tête et même plus et même trois fois s'il en a besoin parce que Victor, je lui dois tout. Ou presque. Il a été mon père, mon poteau, mon frangin, mon prof, tout ce qu'on veut. Il m'a appris comment serrer les poings quand il

le fallait, m'a protégé contre les bandes, les pièges, les dangers, les flics. Victor, c'est mon frère, même si nous ne sommes pas sortis du même moule. Il a guidé mes premiers pas et m'a carrément appris le monde, je veux dire la Zone et ce qu'il y a autour. J'expliquerai plus tard.

Avant de regrimper dans la roulotte où Madame Gambette attend avec impatience que je lui livre le message sacré du fils, j'en improvise un sur un morceau de papier journal: *Tout va bien, le ciel est bleu, les fruits sont mûrs, je pense à vous, je t'embrasse Maman et je flanque une calotte à Balto.* V. La pauvre embrasse trois fois ce message bidon avant que je ne le brûle devant ses yeux embués. J'ai un peu honte de la berner comme ça, mais Victor a été clair: « *Pas un mot...* ». Alors je joue le jeu en dispersant solennellement les cendres du message bidon. L'autre, le vrai, il dort imprudemment au fond de mon caleçon. Je le détruirai tout à l'heure. Vendredi 10, c'est demain. Long à attendre, demain. Alors je me remets aux paniers en pensant à Victor, sa guerre et ses galères.

Comme pour beaucoup de pauvres types, sa guerre, elle a commencé en 14. Victor venait d'attraper vingt et une berges et on nous a expliqué que les Allemands étaient nos ennemis et qu'il fallait les zigouiller. Les gendarmes qui ne mettaient jamais un pied dans la Zone ont très bien su retrouver tous les gars en âge de porter un fusil et mon Victor s'est retrouvé habillé en bleu horizon, un casque sur la caboche et en route vers l'est, une deux, direction le front. On pensait que cette bataille allait durer deux ou trois mois, elle s'est traînée pendant quatre ans, quatre années bien pesées où il m'a fallu trou-

ver de quoi me nourrir et surtout soigner Madame Gambette, parce que, côté bouffe, elle n'est plus très vorace mais ça c'est une autre histoire. Victor, à ce qui paraît, il était un vaillant, un audacieux, qu'ils disaient. Sa façon de grimper en première ligne avec les potes lui avait même valu cette balle boche en travers du poignet que j'ai déjà expliquée. Mais pour tirer avec un fusil, ça, on a estimé qu'il pouvait encore. Du coup, il a fini caporal, rapport à son courage, qu'ils ont dit. Ça ne lui plaisait guère de se ramasser des galons au Victor, qui voulait rester simple troufion avec ses potes, mais ce sont justement eux, ses potes, qui lui ont demandé d'accepter. Pour une fois qu'ils auraient un chef de leur côté et pas de celui des officiers supérieurs, pas question de rater l'aubaine. Ils en avaient soupé des sergents et des lieutenants qui se foutaient de la vie des poilus comme de leur première paire de pompes. Alors Victor avait dit oui. Sauf que quelques mois plus tard, ça lui est retombé direct sur le citron. En 17. C'était du côté de Craonne. Le Chemin des Dames, qu'ils disaient, joli nom pour envoyer des types se faire trouser la peau. D'après ce qu'un de ses potes est venu nous raconter une fois l'armistice signé, Victor et ses hommes avaient fait plus que leur part de combats, de nuits de veille dans la boue des tranchées, d'assauts face aux boches, les yeux pleins de sommeil, la peur au ventre et la merde au cul. On leur avait fait miroiter une décoration pour bravoure mais la vraie récompense, celle à laquelle ils rêvaient, c'était une permission, du repos. S'éloigner du front, et roupiller. Mais au dernier moment, non. Un gradé a dit que non. Les renforts n'étaient pas arrivés, il fallait maintenir la pression sur les boches et mon Victor et ses gars devaient repartir au combat.

Une fois de plus. Une fois de trop. Et comme les poilus avaient un peu forcé sur la bouteille, lorsque l'ordre est tombé, ils ont déclenché un charivari, tirs en l'air, tambour et clairon et ils ont dit au petit lieutenant d'aller se faire voir chez Tout-Nu et que son assaut, il pouvait se le carrer où il imaginait sauf que, comme le petit lieutenant avait de l'imagination, ça n'a pas plu. Surtout que Victor lui a collé une beigne et là, on ne pouvait laisser faire. Du coup, ils ont été une douzaine à passer en conseil de guerre, «révolte sous les armes devant l'ennemi» qu'ils disaient, et cinq d'entre eux ont été condamnés à mort. Dedans, il y avait mon Victor. Pour lui, on a considéré qu'être caporal était un cas aggravant. Et voilà. Adieu la vie, adieu la lumière et le vent, on allait tirer le rideau sur cinq pauvres types qu'avaient trop forcé sur la boutanche. On les a enfermés pour leur dernière nuit dans une réserve à betteraves, l'exécution étant prévue au petit jour. Mais, pour mon Victor, il y a eu un «mais»: un bombardement en pleine nuit, à croire qu'il y a un bon Dieu, mais non, c'était un tir de l'ennemi. Merci les boches! Les betteraves se sont retrouvées en purée et le mur de la prison en gravillons. Alors Victor, estimant que la vie valait encore le coup d'être croquée, il a choisi de se faire la belle et il s'est envolé.

Dans la Zone, on n'avait pas encore reçu l'avis de sa condamnation que les poulets étaient déjà là, fouillant partout, persuadés qu'on savait où il se planquait. Ils ont même traîné Madame Gambette au poste pour la faire craquer, la pauvre, elle qui ne comprenait même pas que son héros de fils ait pu devenir, du jour au lendemain, un bandit de grand chemin avec l'armée et la police aux fesses. Nous, vrai de vrai, on

ne savait rien. Pas fou, le Victor, il n'était pas venu se jeter dans les bras où il se savait attendu. Pareil, ils sont allés chez Albertine, sa bonne amie qui crèche du côté d'Aubervilliers, mais elle non plus, des nouvelles de Victor, elle n'en avait pas. Comme notre parole ne leur suffisait pas, les flics nous ont mis la roulotte à l'envers, renversant, cassant, salissant tout. Pour eux, la famille d'un condamné, c'était de la racaille tout pareil. Mais ils sont repartis comme ils étaient venus, avec que dalle. Oh! ils ne se sont pas tout de suite avoués vaincus : on les a vus planquer dans le coin avec l'espoir que Victor viendrait se jeter dans leurs bras mais mon frangin n'est... n'était pas un naïf. Les mois passant, la surveillance a fini par se relâcher. Quant aux nouvelles, elles se sont faites rares. Pour nous a débuté le temps de l'inquiétude. Un sang d'encre qu'elle se faisait Madame Gambette et moi, j'étais pas fier non plus. Alors j'ai commencé à m'inventer la Légende de Victor, une histoire rien que pour moi : aux Amériques que je l'imaginai mon frangin, plein aux as. Je me racontais qu'il avait fait la croisière dans la soute d'un paquebot sous un faux nom et arrivé au pays des Indiens et des milliardaires, il avait trouvé un boulot d'enfer, dans le cinéma, peut-être, ou à construire des immeubles hauts comme le ciel, va savoir. C'est ce que je débitais à Madame Gambette qui haussait les épaules mais qui me redemandait de lui décrire les gratte-ciel et de lui redonner les noms des villes de là-bas, celles où elle pouvait l'imaginer vivant comme un pacha, une superbe pépée à chaque bras et des billets de banque lui tombant des poches. Alors j'allais chercher des noms dans de vieux atlas, et aussi j'en inventais.

Et puis les mois ont encore passé. Dire que les poulets nous ont lâchés, non. Ils viennent parfois, surtout lorsqu'on ne les attend pas. Il faut dire qu'on ne les attend jamais. Ils fouillent, ils dérangent, mais on voit bien qu'eux non plus n'y croient pas. Ils l'ont quand même eue sévère le jour où Albertine a disparu, pouf, et que plus personne n'a jamais entendu parler d'elle, ni ses copines, ni ses patrons, ni rien. C'est dans le message taché de vin que Victor nous a dit qu'elle était à ses côtés, mais où, ça, mystère. Pas qu'il se méfie de nous, mais au cas où son message arriverait chez les poulets, ils n'auraient rien à se mettre sous la loupe.

À deux doigts de minuit

À deux doigts de minuit le boulevard des Batignolles est calme. Bien sûr, je suis en avance mais je demeure un peu à distance du rendez-vous. « *Minuit pile-poil* » a demandé Victor, et je m'y tiens.

Je suis venu à pied, vu que le métro, c'est pas mon affaire. Et puis ça coûte des ronds. Des ronds j'en ai pas et je ne resquille jamais. Pas envie de me retrouver au ballon pour des bêtises. D'ailleurs la marche, j'aime ça, ça réchauffe, ce qui est un bien parce qu'en ce début décembre on aurait comme qui dirait tendance à se geler le cul sérieusement. Mille détours, j'ai fait, revenant brusquement sur mes pas, changeant de direction à l'improviste, poireautant sur un banc plus que de raison, méfiant, observant les piétons qui allaient un peu trop à mon rythme, entortillant mon parcours jusqu'à la nausée. Prudence maximale.

Et maintenant, j'y suis. Planté sur le trottoir opposé, je scrute, de loin. Commerce en rez-de-chaussée d'un immeuble quelconque, façade en bois sur laquelle on a peinturé : *T. Escartefignes, mécanicien. Vente et achat de bicyclettes d'occasion, pneus*

Hutchinson, pneus Dunlop, pneus Bergougnan. Cycliste, halte-là, ici on vend bon marché. Alléchant. Des volets masquent une partie des vitrines mais la porte n'est pas totalement close. Une lumière jaunâtre luit à l'intérieur. Dehors, rien. Je m'éloigne comme un badaud. Une sale petite pluie glacée nous refroidit les oreilles et du coup les poulets sont à l'abri. Le champ est libre. Enfin, j'espère. En arpentant le trottoir, je reluque encore à droite, à gauche, m'attardant aux portes cochères sournoises, aux impasses sombres, aux ruelles menaçantes, mais il n'y a personne et j'ose croire que Victor, de son côté, a lui aussi pris ses précautions. Ça me fait tout drôle de me dire qu'il est juste là et que nous allons nous revoir dans un rien de temps. D'ailleurs, c'est l'heure.

Je traverse le boulevard pour venir du côté des numéros pairs. Je marche façon tranquille mais niveau cœur, ça commence à jouer la chamade et, plus bas, mon estomac improvise des nœuds compliqués. L'émotion. J'arrive devant la porte. Silence. Je frappe légèrement contre le volet de bois. Silence encore. Je pousse un peu le battant.

– Il y a quelqu'un ? je demande.

Silence toujours. Je sais que Victor se doit d'être prudent. Une faute de sa part et sa tête roule dans le panier. Planqué quelque part, il doit me jauger. Je me demande même s'il va me reconnaître, parce que, quand même, la dernière fois qu'on s'est vus, c'était lors de sa perme, en avril 16, je n'avais que dix berges et maintenant, à quatorze, je suis un homme. Enfin, quasi, quoi.

– C'est Balto, je risque.

Je fais un pas à l'intérieur. Des cadres, des roues et même des vélos entiers pendent du plafond, au-dessus d'un établi

couvert de pièces détachées, d'outils, de bazar. L'odeur qui domine, c'est le caoutchouc et la colle. La graisse aussi, un peu. Au mur, une affiche vante le pneu Le Gaulois de la marque Bergougnan. La lumière vient du fond, une applique faiblarde au-dessus d'un second établi qui barre le passage vers l'arrière-boutique. Mais, toujours personne. Je ne veux pas être inquiet, peut-être suis-je en avance? Peut-être que Victor a eu des problèmes? Qu'il a dû remettre? Jouer les prudents? Ou bien il se planque au fond, là-bas, derrière, et il attend de voir si je n'ai pas été suivi, si la rue est vide, si...

Et puis je la vois.

Une godasse derrière l'établi. En fait, un pied. Retourné. Et, en général, au bout d'un pied, il y a une jambe, un corps. J'avance. Je découvre la jambe, le pantalon froissé d'un bleu de travail. Un des bras est replié en arrière de façon bizarre, l'autre cache le visage. Une casquette a roulé sur le côté. Et un couteau est planté entre les deux omoplates. Pas de doute, le type ne respire plus.

Victor? Est-ce lui?

Je devrais fuir.

Pourtant, il me faut savoir. Je tente de dégager le visage et c'est difficile: le bras mort résiste alors j'essaie de basculer le corps, mais cette fois-ci, c'est le manche qui cogne contre le plancher. Et puis il y a ce tabouret qui gêne aussi. Je le repousse, attrape le couteau et l'extrait de la plaie. Du sang me gicle sur les mains. Je parviens enfin à tourner le corps, déplier le bras et je découvre le visage.

Grandes oreilles, nez qui a dû bien têter la bouteille, une peau fripée.

Un inconnu.

Je respire. Ce n'est pas Victor. Mais alors quoi? Pourquoi ce rendez-vous?

–Victor? je demande, tourné vers l'arrière de l'atelier.

Personne ne répond. Ça pue le traquenard, je me dis. OK, je me tire. Mais Victor? J'hésite. Si je me carapate, je ne le verrai pas. Une sale pensée se glisse dans mon cerveau embrumé: et si c'était lui l'assassin? Non, je... Soudain un bruit, dehors, paralyse ma pensée. D'instinct, je m'accroupis près du cadavre. Victor en retard? Des flics en maraude? L'assassin? Je ne bronche pas. Un pas. Un autre qui pénètre dans l'atelier. Une respiration. Puis plus rien. J'attends. L'autre aussi. Je bascule mes oreilles en mode radar et mes yeux s'écarquillent. On ne va pas rester comme ça, immobiles, pendant des heures. Je pourrais m'élancer vers l'arrière-boutique mais rien ne me dit que j'y trouverais une issue. Si c'est un cul-de-sac, je suis fait. OK, je suis innocent de tout ce bazar, mais qui va croire ça?

Devant, il n'y a plus aucun bruit. Si je bondis côté porte, avec la surprise j'envoie valser le visiteur dans les chambres à air, je gagne le boulevard et je m'envole... Victor, on verra plus tard. OK. Je compte jusqu'à trois.

Un.

Deux.

Maintenant!

Je me dresse.

Flash! Toute la lumière du monde me cloue d'un coup. Je suis aveugle. Un instant. Très bref. Il faut quelques secondes pour que l'atelier reprenne forme. La silhouette de l'intrus est devant moi, trouble. Je peux encore passer. Tenter.

– Whaaaa! je crie en m'élançant.

J'ai déjà fait ça. Effet garanti. Je bouscule l'inconnu, renverse des roues, une pompe, des outils, me rue sur le trottoir, tourne à gauche sans réfléchir. Et cavale.

Et cavale encore.

Je tourne dès que je peux, rejoins la rue des Dames, la rue Truffaut. Derrière moi, personne. Mais je ne ralentis pas. Au bout de dix minutes, je reprends ma respiration. Je me rends alors compte que j'ai gardé le couteau à la main et que mes doigts poissent d'un sang épais qui commence à sécher. Je balance l'arme dans un égout, essuie grossièrement mes paluches sur le macadam et reprends ma fuite. Les questions, plus tard. Victor? Plus tard. D'abord me planquer. Pour laisser passer, pour réfléchir et y voir plus clair, et donc fuir Paris qui reste une menace pour les types de mon genre. Pour disparaître, je préfère mon territoire, la Zone. Pas la roulotte de Madame Gambette, non. Un coin isolé du côté de la porte de Charenton où je me suis ménagé une planque, dans mon métier ça peut te sauver la mise. Il s'agit d'un truc rien qu'à moi, personne ne connaît, trois planches disjointes assemblées dans un secteur calme, zéro confort et la flotte qui vous dégouline dans le cou les jours de pluie, mais la possibilité de se faire oublier en cas d'urgence. Et là, c'en est un sérieux de cas. Il sera toujours temps d'aller rassurer Madame Gambette demain, si la voie est libre. Et s'il y a un demain. Après mille détours dans la ville endormie, au plus noir de la nuit, je me glisse à l'intérieur de ma baraque.

Soupir. Mais pas sommeil: je cogite, forcément. C'était quoi cette histoire? Ce rendez-vous foutraque? Ce cadavre

inconnu ? Combien de temps va-t-il nous falloir attendre une autre miche ou un futaal au rebut pour avoir des explications de Victor ? Maintenant que j'ai retrouvé une tanière, pelotonné dans ma veste un peu étroite, les guibolles repliées comme je le peux, les questions tournicotent encore et encore, je cherche le sommeil sans le trouver. Je finis par m'endormir aux petites heures du matin, alors que les chiffonniers prennent le chemin de Paname pour leur récolte matinale de déchets, de papiers, de bricoles. Les restes de ces m'sieurs-dames les bourgeois.

Remerciements

Merci à Marie Lallouet, Caroline Wesberg et Cécile Roumigière, pour leurs lectures, leurs avis, leurs soutiens... mais surtout pour leur amitié.

© 2020, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition Médium
© 2020, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : mai 2020

ISBN 978-2-211-31028-4